

Jenny Rock

Marie-Hélène Montpetit

Number 119, Fall 2008

La passion aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13410ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Montpetit, M.-H. (2008). Jenny Rock. *Moebius*, (119), 41–44.

MARIE-HÉLÈNE MONTPETIT

Jenny Rock

— *C'est deux dollars cinquante.*

— *Les voici.*

— *Bonne journée madame.*

Elle bafouille un *merci* qui vole en rase-mottes au-dessus du comptoir et rentre par la ruelle; craintive, comme si tous voyaient son corps nu et gracile s'arquer sous sa chemise.

Elle rentre promptement à la maison, Estelle. Elle range les victuailles, lave les assiettes sales, met la viande à cuire puis attend sur une chaise le retour de Frank, son costaud et doux de mari qui travaille jusqu'à 20 h.

« En échange, tu t'occuperas de moi, de la maison. » Il avait dit ça quand ils s'étaient connus. Il avait dit aussi : « Méfie-toi de moi tout de suite car si tu me laisses entrer, je ne voudrai plus repartir. » Elle l'avait regardé droit dans les yeux, avait dit : « Ça me va », avait rajouté : « Je ne veux pas d'un homme dont on rêve, qu'on attend et qui ne vient pas, pas plus que du repas qu'on mange seule ni du trou des heures de nuit dans les peluches froides. » Elle avait dit en pesant ses mots : « Oui, je veux ça. » Une cache où renoncer aux frasques qui lui creusaient des cernes mauves sous les paupières.

Elle avait rêvé de Frank bien avant de le connaître. Rêvé disait-elle « *de rencontrer un jour un homme affectueux* ». Affectueux. Elle aimait ce mot qu'elle prononçait très vite, en souriant, et qu'elle laissait fondre sur sa langue comme une dragée, un caramel.

Elle disait : *je ne brûlerai plus comme un cerceau de désir, je ne pâlerai plus mes aubes dans les ronces, je garderai mes forces dans le vase, je brûlerai sans calciner mes branches.*

Elle disait aussi *je n'aimerai plus dans l'affolement des lèvres, je ne m'immolerai plus*. Elle disait qu'elle l'avait piétiné ce désir-là, ce brasse-camarade des sens dans l'étreinte. *Ô toi comme les récifs ô toi comme la beauté*.

Elle cherchait autre chose, comment dire, la lenteur, le présent du présent, sa lourdeur, celle qui pesait maintenant sur elle, la nuit, lorsque Frank la caressait et qu'elle se laissait faire tout en restant en rade, givrée, incapable de jouir de la douceur de Frank, de ses gestes affectueux, de son désir tranquille.

Ce n'est pas Edelweiss ou cette douceur folle dans sa bouche, ce n'est pas toutes ses vertèbres en pont suspendues au-dessus de ta fosse ni ce vertige devant le blanc laiteux de tes hanches.

Ça avait d'abord été comme si elle ne s'appartenait plus, Estelle, qui avait troqué, dans le décor paisible de ce bungalow de banlieue, sa fougue contre un bonheur qui l'obligeait à tempérer sa fièvre, à ne plus céder à ce désir brutal de rencontre qui lui avait si souvent martelé le ventre. Dans ce paysage de maisons unifamiliales et de boulevards à quatre voies, elle évitait désormais de croiser le regard des hommes et se tenait collée à Frank comme un chien que l'on a mis au pas au bout d'une courte laisse.

*

Mais aujourd'hui alors que Frank travaille, le désir remonte violemment en elle. Elle ne veut pas céder à ça, *sauter par la fenêtre, la nuit, comme avant dans les automobiles, rappelle-toi, les gars beaux comme des bourriques, le manteau de chair qui brûle, les cheveux au bout de leurs piques comme des hérons, les serres de ta beauté d'apparat, la risible menotte de ta jouissance, tes hanches comme des fruits somptueux et amers, dans ta grotte, ton étang de poix ravagé par le fuel*.

Rappelle-toi.

Elle se souvient.

Elle se souvient de nuits entières d'émeutes. *Je te dévore comme un oiseau picore un épi de suif*.

Elle se souvient de ça dans le jour plat alors qu'elle mange à la cuisine avec Frank et Steve, le frère de Frank. Elle s'en souviendra tout à l'heure quand ils regarderont tous les trois le match à la télé.

Elle voudrait dire à Frank: ton frère me drague. Pourtant c'est bien de sa gueule à elle que ça surgit, *pan! toison des taupes noires, le collier de songes à la bouche, hors de ses gonds rôdant dans l'aine des bouges, ne plus être cette ombre sans poids dans l'antichambre, la vertu des clefs sourdes sur les portes.* Elle voudrait cacher sa flamme, porter un passe-montagne, se vêtir de chandails *c'est aussi soudain que la neige sur elle, le feu mille fois ressassé dans l'empreinte des feuilles sur l'agate mousse, le tonus roux de ta danse et ces battements à tombeau ouvert dans sa gorge, elle veut ta chape, ton intelligence mitraillée, ton enfance qui surnage comme la sienne en ce jour, ses mémoires de pauvre chienne refluant de ce puits.*

Elle finit, excédée, par crier à Steve: «Tu t'en vas bientôt?» Elle rêve à lui, Estelle. Pourquoi à lui, le frère? Pourquoi il réveille ça, en elle, le goût de l'amour à pleine bouche? Elle ondoie sur le lit, c'est idiot, et en même temps la maison se rapetisse *elle se souvient d'avoir été fantôme dans les sentiers, d'avoir été l'ombre avant que celle-ci ne s'imprime à Nagasaki, elle se souvient à quatre pattes: la charité pour son corps bouffi, la charité monsieur dame pour ce corps difforme, la charité monsieur, vos bras autour de mes épaules, elle se souvient.*

Il faut taper à coups de bâton sur les braises. Estelle gronde, crie pour rien, s'impatiente contre Steve qui finit par partir en la traitant de *tarée*. Elle finit par le dire à Frank qu'elle a brûlé, la nuit, le jour, qu'elle a rêvé du frère. Elle le dit pour sortir de sa niche de femme soumise, pour qu'il sache qu'elle y pense parfois à refaire sa vie sans lui, Frank. Et comme on se mutile, pour conclure, elle se moque de ça aussi: du pain, des œufs, du chat, du beurre et de leur vie tranquille. Elle dit: «J'étais une autre avant, que tu n'as pas connue.»

Elle sort. Les arbres se raidissent dans l'ombre de novembre. La plaie des néons écorche l'œil. Elle replie sa hâte en manchon sur son ventre. De grandes rafales de vent lui froissent la nuque comme des insultes. Elle marche longtemps à travers le parc puis revient sur ses pas, rentre à la maison, réveille Frank. Lui dit qu'elle s'est calmée, lui dit qu'elle regrette ce qu'elle a dit, qu'elle veut encore de ça: de cette vie-là, à deux, des repas partagés dans la petite

cuisine. Mais Frank ne veut pas l'entendre. Il veut arracher le côté gauche du visage d'Estelle celui où Steve a donné en rêve ses baisers. Il dit: « Je reprendrai tout ça de force, avec mes poings vengeurs. »

Estelle sort de la pièce. Elle a le sexe gonflé et blond rongé depuis l'os du périnée jusqu'à l'œil. Ses chairs roses battent au vent comme des guenilles. Le désir est enchâssé dans cet œil comme une lame. Elle dit: « Il pourra donc tout, ce corps, ce désir que j'ai? » Elle rentre.

Elle couche son sexe dans sa chemise.

Elle sait que ça se paie, tout ça, la vie paisible.

Elle dit à Frank qu'elle revient,

qu'elle a replié son désir dans l'armoire,

qu'elle se couche,

qu'elle redevient aphone,

qu'il peut dormir tranquille.